Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande

Band: 52 (1914)

Heft: 51

Artikel: La crebllia-foumare de Mollie-Derbon

Autor: Marc

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-210882

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 10.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

étaient empilés soldats et citovens rappelaient les beaux jours d'élection au Palais électoral. Puis c'étaient des fusées de rire si un soldat dégringolait du char plus vite qu'il n'aurait voulu, embarrassé par son équipement. J'en ai vu un, de ces soldats, tomber du haut d'un char sur le pavé; à peine ses épaules avaient-elles touché le sol, que ce brave fantassin se relevait d'un bond et esquissait un entrechat que n'aurait pas désavoué un acrobate.

L'un après l'autre, les deux bataillons prennent place dans les lourds convois préparés pour eux, environ 700 par train. Le "léger part le premier aux acclamations de la foule

massée sous les ponts.

Puis vint le tour du brave bataillon La foule était plus dense encore. Une grande partie des spectateurs avait abandonné les abords immédiats de la gare pour se masser sur la place voisine, afin de mieux voir partir le train et de le suivre plus longtemps des yeux.

Au « Cè que l'aino », entonné par les soldats, répondirent les acclamations de la foule; les bras, les chapeaux, les mouchoirs s'agitèrent par milliers et un immense « Au revoir » re-

Quoique cuirassé contre les émotions les plus diverses, mes paupières battirent bien un peu la générale, et j'enviais à ces soldats le bonheur de repartir pour continuer leur noble et sainte tâche, accompagnés des vœux, souhaits et pensées de cette foule si sympathique, dont les cœurs à l'unisson battaient pour eux.

Peu à peu, la foule se dissipa, les cafés des environs et de la ville se remplirent, donnant pour un moment l'illusion des fêtes de l'Escalade, supprimées cette année, et tout de même vécues quelques heures grâce à la présence de ces chers soldats parmi nous.

Un merci chaleureux à notre autorité mili-C M. taire.

Coquin de thé. — En soirée:

Dites-moi, chère madame, une tasse de

- Non, je vous remercie. Quand je prends du thé, le soir, ça empêche mon mari de dormir.

Clair et net. - Dans une de nos gares, un jour de grande affluence. Un employé placé devant une porte, crie, à chaque nouveau convoi, en étendant le bras :

« Les voyageurs qui ont des bagages passent par cette porte. Les voyageurs qui n'ont pas de bagages passent aussi par cette porte. »

LA CREBLLIA-FOUMARE

DE MOLLIE-DERBON

'È on galé velâdzo clli Mollie-Derbon, avoué sè carrâïe et lau tâi de tiole rodze, sè groche courtene et lau pucheint crâo à lizé. Dein la pe balla de tote démorâve la Luise Grabudzo, que l'ètâi bin la pe granta crebllia-foumare que l'ausse jamé vitiu su sta poura terra. Dimâve tant qu'à sè dzenelhie. Por quant à son gaçon, lâi avâi fé tant de coup chauta sè repé que stisse l'avâi djurâ de lâi fére vergogne devant lè dzein. Et que cein n'a pas manquâ d'arrevâ, quemet vo z'allâ vère.

On dzo la Luise Grabudzo l'ètai z'uva coterdzî vè 'na vezena. Lai ètai arrevaïe quasu pe vè mîdzo, por cein que l'ètâi adi son hâora quand allâve fére vesita à quaucon. L'ètâi ométe assu-râïe d'avâi oquie à medzî, câ restâve vè lè dzein tant qu'on lai ausse offè 'na croustelhie. De cotouma revegnai vè l'otto vè lè duve z'haore et pu coumeincive lo café po lo gaçon; dinse, gagnîve on repé : l'ètâi trau tâ po dînâ et trau

vito po petit gouta. Ma cili dzor, lo gaçon l'avai djurâ de la mourgâ on bocon.

Quand stisse vâi que l'ètâi mîdzo et que la Luise Grabudze l'ètâi via, pè vè lè vesin, ne fâ ne ion ne doû: l'eimpougne lo bouffet iô on mettai lo pan (l'ètai on ratali avoué duve porte et dâi latte ein amont po lè z'ècouèlle) lo tserdze su sa rîta et pu via vè la vezena.

Lâi arreve justo âo momeint que la Luise l'ètâi setare po medzî la soupa. On oût borra oquie pè l'allâïe et pu vaitcé que lo gaçon l'eintre dein la cousena.

Vo z'arâi faliu vère la mena que fasâi la Grabudzo quand vâi sa garda-roba. Sè lâive tota drâite de sa chôla, ein peliouneint : lè potte lâi allavant de colére, et ie fa ein quequelhieint à son domestiquo:

Qu'è-te cein?

A te que, noutra mâitra, l'è mîdzo et vo z'âi âoblliâ de laissî la clliâ dau bouffet. Adan, po ne pas vo dèreindzî vo l'apporto quie po que vo pouéssî mè baillî on bocon de pan.

Sti coup, se quaucon l'a risu, n'è pas la Luise Grabudzo.

MARC A LOUIS.

Des vers. - Dans un salon on sollicite un poète à lire ses poésies. Celui-ci résiste mollement.

« Quel poseur! murmure un confrère, il faut toujours lui tirer les vers du nez!»

Le remède. - Chez le médecin :

- Docteur, j'ai attrapé un rhume de cerveau atroce. Que dois je prendre?

- Un mouchoir de poche.

Elève de Napoléon.

L'Almanach Hachette pour 1915, qui vient de paraître, et qui donne une Histoire illustrée des trois premiers mois de la guerre et une petite Encyclopédie militaire que tout le monde voudra lire, publie des pensées de Napoléon qui expliquent et résument la tactique du général Jofre.

Napoléon disait:

— C'est l'imagination qui perd les batailles. — A la guerre, rien ne s'obtient que par le calcul: tout ce qui n'est pas profondément médité dans les détails ne produit aucun résultat. A la guerre, il faut des idées simples et précises. — La première qualité d'un général en chef est d'avoir une tête froide qui reçoive l'impression juste des objets, qui ne s'échauffe jamais, ne se laisse pas éblouir, enivrer par les bonnes ou mauvaises nouvelles, que les sensations successivement simultanées qu'il reçoit dans le cours d'une journée, s'y classent et n'occusensations successivement simultanées qu'il reçoit dans le cours d'une journée, s'y classent et n'occupent juste que la place qu'elles méritent d'occuper, car le bon sens, la raison, sont le résultat de la comparaison de plusieurs sensations prises en égales considérations. — Le succès de la guerre dépend de la prudence, de la bonne conduite et de l'expérience du général. — Une armée n'est rien que par la tête — Tout l'art de la guerre consiste dans une défensive bien raisonnée, extrêmement circonspecte et dans une offensive audacieuse et rapide. — L'art de la guerre ne s'apprend ni dans les livres, ni par l'habitude. C'est un tact de conduite qui proprement constitue le génie de la guerre. — Il faut que l'armée regarde le déshonneur comme plus affreux que la mort.

L'aimable voisin. - A table d'hôte un monsieur, très aimable, saisit le carafon de vin et en verse à tous ses voisins.

- Madame, un peu de vin?..

Oh! monsieur, je veux bien, je vous remercie.

- Et vous, monsieur? fait à un autre convive l'aimable verseur.

- Avec plaisir?... Mais yous me donnez tout. Vous ne vous servez pas?

Le verseur, avec un sourire :

- Ah! à présent, je vais pouvoir en demander du frais.

MOBILISÉS

Samedi 25 juillet 1914. — La petite section de X... tient son assemblée mensuelle. Le président, regardant sa montre:

to W -- Billion The

Gymnastes I C'est à 8 heures et demie que l'on doit commencer. Voilà 9 heures et quart! Si ça continue, je donnerai ma démission. J'en ai assez.

Ce brave président! Voilà huit ans qu'il remplit ces fonctions ingrates. Combien de fois n'a-t-il pas déjà fait ces remarques, exprimé ces mêmes menaces? Et il est toujours là, solide au poste. Il est vieux garçon, le brave président, et sa section remplace le foyer.

L'ordre du jour n'est pas chargé. On se passe la main dans les cheveux à propos du beau succès remporté à La Tour. Un «vieux» a offert un tonnelet de bière. Les chopes circulent ; le caissier aussi, son terrible carnet à la main.

- Nous arrivons aux propositions individuelles, annonce le président.

Une voix dans le fond :

- Je... je... demande si, des fois, la section ne pourrait pas organiser quelque chose pour commémorer le 1er août, une manifestation?

Bravo! Appuyé! C'est sûr; l'idée est bonne. On demandera à la « Jeunesse » et à la « Fanfare » s'ils veulent se mettre avec nous.

Bref, on décide séance tenante que le Comité ferait le nécessaire pour fêter dignement le 1er août; puis la séance est levée.

Salut, bonne nuit!

Salut, à demain soir, au local.

- Hé, dis-voir à Jules au maréchal de rappliquer. On aura besoin de lui pour les pyramides!

- Bon, j'y dirai. Salut! Bonne nuit!

Samedi 1er août 1914. — Patacrââ! Ça y est! Comme une bombe, la guerre a éclaté, soudaine, jetant la panique un peu partout et détruisant tous les projets, y compris la commémoration du 1er août. Allez, bougez, les gars! A la frontière, et plus vite que ça, avant que quelque voisin ait pu entrer chez nous sans

Dans la petite localité en question, tout est sens dessus dessous. Des groupes compacts se bousculent devant la maison communale, vers le hangar de la pompe, devant le Lion-d'Or, partout où est affiché l'ordre de mobilisation générale.

Pour sûr que c'est encore ces Allemands qui ont cherché une rogne, dit sentencieusement le garde-champêtre.

- Allons, allons, fait l'assesseur, ne jugeons pas avant de savoir!

Déjà ceux du landsturm, équipés à la hâte, dégringolent le raidillon qui mène à la gare. Les uns sont soucieux. C'est sûr; abandonner ainsi, d'une minute à l'autre, la femme, les mioches, sans trop savoir ce qui vous attend là-bas, à la frontière! D'autres, pleins d'entrain, chantent un refrain ou s'interpellent, joyeux.

Hein, Jules, qui aurait cru celle-là? Comme ça, d'un coup, aller se battre! Parce que, tu sais, ça va chauffer dur, tu verras.

- As-tu au moins pensé de prendre la moindre des choses, un boutefâ, ou une tomme, pour les dix heures?

- Oui, oui, t'inquiète pas. J'ai même une fine goutte là, dans mon sac; ça nous redonnera un peu de cœur, quand on sera plus loin que Bümplitz.

- Et dire que, demain, on allait « emmoder » cette fête du 1er août et qu'il n'y a rien de fait. Sale guerre!

Le train est en gare. Les wagons sont déjà bondés de soldats du landsturm, tous aux fenêtres, la tunique déboutonnée, le visage conges-